

*Histoire et Sociétés*, Revue européenne d'histoire sociale, n° 1,  
1<sup>er</sup> trimestre 2002

Bernard Gibaud

Number 284, May 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1022272ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1022272ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut de l'économie sociale (IES)

ISSN

1626-1682 (print)

2261-2599 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gibaud, B. (2002). Review of [*Histoire et Sociétés*, Revue européenne d'histoire sociale, n° 1, 1<sup>er</sup> trimestre 2002]. *Revue internationale de l'économie sociale*, (284), 93–94. <https://doi.org/10.7202/1022272ar>

# NOTES DE LECTURE

## Histoire et Sociétés

*Revue européenne d'histoire sociale*, n° 1, 1<sup>er</sup> trimestre 2002.

La naissance d'une revue impose naturellement le respect par la mobilisation d'intelligence et d'énergie qu'elle décrète. Le premier numéro d'*Histoire et Sociétés* se révèle, en outre, très prometteur. L'équipe, pluridisciplinaire, composée d'une trentaine de jeunes chercheurs français et étrangers affiche une haute ambition en se proposant d'évaluer ou de réévaluer, dans une perspective comparative, la place faite à l'histoire sociale dans nos sociétés européennes. A l'heure où se renforcent les dimensions économiques et monétaires de l'Europe, le constat de la relative marginalité du social dans cette construction ne peut être qu'opportune. Si la ligne de visée est élevée, la logistique ne semble pas en reste, à en juger par les parrainages obtenus. Editée par *Alternatives économiques*, la revue est publiée avec le soutien de départements universitaires de Paris I et Paris VIII, de la Mire et de la MGEN.

En ouverture, le dossier est consacré à divers aspects de la modernisation des sociétés européennes engagée à l'issue de la Première Guerre mondiale. Les lourds problèmes de la reconstruction, de la rénovation des politiques urbaines au cœur des grandes villes, les relations sociales au sein des entreprises européennes constituent les principaux thèmes traités. On retiendra particulièrement l'analyse de la gestion émergente des « ressources humaines », avec les premiers pas des services du personnel. Singularité nationale, la professionnalisation du service social d'usine s'institue en France dans un cadre à dominante féminine.

Le paternalisme du XIX<sup>e</sup> siècle jette ses derniers feux. Une gestion plus technique de la main-d'œuvre salariée s'impose. La publication en facsimilé de la brochure Michelin de 1927 présentant

à ses employés les bienfaits du taylorisme pour « *produire plus, produire bien* », selon l'expression d'André Gueslin, offre une image saisissante de ce nouveau management. Disons-le sans attendre, on apprécie le soin réservé au traitement iconographique de la mise en page, notamment à travers le cahier central, en quadrichromie, dédié aux images de la reconstruction et au combat syndical pour la journée de huit heures.

Cerner et réduire les idées reçues conduit, par exemple, à poser la question de savoir si la modernisation de l'enseignement secondaire en Italie, en France et en Allemagne relève du progressisme ou du conservatisme. Une chose semble sûre, l'élitisme demeure florissant malgré l'augmentation du nombre d'élèves, la dévalorisation de certaines filières éducatives fonctionnant comme une soupape de sûreté pour les heureux bénéficiaires de la filière classique.

La rubrique « Travail » ambitionne, pour sa part, de renouveler l'approche traditionnelle du travail ouvrier, « *parent pauvre d'une histoire prise entre deux feux : l'étude des organisations du mouvement ouvrier d'une part, une analyse des groupes professionnels composant le monde ouvrier d'autre part* ». Dans cette perspective, la mise en valeur de certains travaux récents pourrait s'articuler autour de trois axes essentiels : l'avenir du salariat, l'identification d'un nouveau modèle productif et l'impact du travail sur la santé humaine. L'article intitulé « Retour sur la question salariale : actualité d'un vieux problème » donne du sens à cette démarche critique en soulignant « *l'ambivalence de la notion de marché du travail* » et de ses « *deux partenaires-adversaires* ». On pense irrésistiblement au livre pionnier d'Henri Hatzfeld, *Du paupérisme à la Sécurité sociale*, qui pointait l'intervention fructueuse du couple de forces constitué par les employeurs et les travailleurs de la grande industrie dans la genèse de notre système social.

La rubrique « Biographie », ou comment reparler du groupe sans porter ombrage à l'individu, est placée sous l'autorité d'Edward P. Thompson (*La formation de la classe ouvrière anglaise*) : « *La classe se définit par des hommes vivant leur propre histoire. Telle est en définitive sa seule définition.* » La chronique consacrée aux banquiers de la Belle Époque et à la trajectoire sociale ascensionnelle de certains d'entre eux offre une excellente entrée en matière pour cet essai de synthèse. La réussite d'Emile Louis Mercet (1842-1908), fils, dit-on, d'un domestique et d'une femme de chambre, parvenu à la présidence du Comptoir national d'escompte de Paris, l'ancêtre de la banque BNP-Paribas, témoigne de cette toute relative porosité sociale. Son successeur, Alexis Rostand, quoique partant de plus haut, accomplit lui aussi une belle progression dans les arcanes du capital financier. On peut regretter que la référence à son frère Eugène Rostand, avocat, père de l'écrivain Edmond et grand-père du

savant Jean, n'évoque pas leur différence de cheminement. Eugène Rostand a fait, lui, le choix de l'économie sociale. Il est le fondateur du Crédit populaire et des sociétés à bon marché à Marseille, membre du Comité permanent international des assurances sociales et rapporteur sur l'assurance contre le chômage involontaire au I<sup>er</sup> congrès international de la Mutualité en 1900. L'évolution divergente de ces deux frères ne pouvait fournir meilleure illustration au postulat d'Elie Cohen, cité en conclusion : « *Les trajectoires individuelles sont irréductibles à une typologie.* »

Enfin la dernière rubrique, consacrée à la fonction de l'image, entend légitimer l'apport des émotions artistiques et littéraires dans le processus de la connaissance historique. Paul Eluard n'affirmait-il pas : « *Combien l'affection fait son lit à la raison* » ?

Nous attendons le numéro 2 avec impatience.

**Bernard Gibaud ●**